

**LANCASTER GATE**

L'influence qu'exercent les maisons sur ceux qui les habitent pourrait très bien faire l'objet d'une enquête scientifique. Ces curieux assemblages de brique ou de pierre aux attributs, aux ornements et aux meubles si particuliers, avec leur architecture spécifique et inaltérable, leur atmosphère lourde et engluée dans lesquelles nos vies sont enchâssées aussi sûrement que l'est notre âme dans notre corps, quel n'est pas leur pouvoir sur nous, quels ne peuvent être, sur l'essence même de notre nature, leurs effets subtils et pénétrants ? Ou ne sont-ce là que sottises ? Nos aïeux se seraient sans doute ris d'une semblable supposition; car à leurs yeux la configuration visuelle des choses n'avait guère d'importance. Ils s'intéressaient davantage aux implications spirituelles et morales de leur environnement qu'à sa véritable forme et leur esprit altièrement indifférent planait au-dessus de l'univers matériel. Ils comprenaient certes la différence entre une vie passée dans une demeure ancestrale du Gloucestershire ou celle vécue dans un pavillon de banlieue à Tooting — les distinctions sociales, personnelles et traditionnelles étaient plus qu'évidentes. Mais que les proportions d'une chambre par exemple pussent être significatives, voilà une notion qu'ils auraient estimé saugrenue. C'est ainsi qu'ils ont pu construire et habiter South Kensington, sans presque y réfléchir, comme si un tel comportement était la chose la plus naturelle au monde. Nous avons, quant à nous, un point de vue différent. Nous prenons plaisir aux courbes et aux couleurs, les fenêtres nous enchantent, les escaliers nous tourmentent. Inspirés par une porte, repoussés par un tarabiscot, déprimés par une chaise, émoustillés par un plafond, charmés par un couloir, nous sommes à la merci d'une moquette.

Du moins, en ce qui me concerne, l'impression que m'a faite une maison s'est révélée extraordinairement profonde. Je dis bien impression car, pour ce qui est de son influence à plus long terme, je ne saurais la mesurer tant elle a pu être subtile et compliquée et il se peut du reste qu'influence il n'y eut pas, mais qu'il m'en reste une impression mémorable ne fait pas de doute. Parmi tous mes rêves (et je suis un rêveur invétéré) il n'y en a qu'un qui se répète avec une insistance bizarre, les détails seuls étant sujet à variation. Pour une raison quelconque, une de ces raisons abracadabrantes, pourtant si logiques qui

ne se présentent que dans les rêves, nous voilà de retour encore une fois, exactement comme autrefois, à Lancaster Gate. Nous nous trouvons dans le salon parmi les vieux meubles disposés comme naguère et il est entendu que nous devons y habiter de façon permanente, comme si nous n'étions jamais partis. Le plus étrange c'est que, lorsque je me rends compte de cet état de choses, du fait que nos déplacements successifs n'ont constitué qu'un interlude et qu'encore une fois nous sommes installés pour de bon au numéro 69, je suis envahi par un sentiment de profonde satisfaction. J'en suis proprement ravi, ce qui est d'autant plus curieux que, de ma vie d'homme, je n'ai jamais, à ma connaissance, regretté, fût-ce un instant, notre départ de cette maison et que si, en réalité, nous *devions* y retourner je ne puis rien imaginer qui me dégoûterait davantage. De sorte que lorsque je m'éveille et que je me trouve à Gordon Square ou à Tidmarsh<sup>1</sup>, j'ai le sentiment curieux d'un immense soulagement à la pensée que mon bonheur d'il y a quelques instants n'était qu'une illusion.

Satisfaction à part, sans doute n'est-il guère surprenant que Lancaster Gate vienne me hanter car c'était un endroit envoûtant et j'y ai passé les premières vingt-cinq années de ma vie consciente. De Stowey House les souvenirs que je garde sont flous et intermittents — Jim Rendell avec une pièce d'un penny dans un couloir, une fève miraculeuse au fond du jardin — Béatrice Chamberlain<sup>2</sup> qui jouait à prendre le thé avec moi, sous un arbre, avec des feuilles et des glands. Mais ma vie mémorielle commença dans la nursery à Lancaster Gate, la nursery que je vois encore, étrangement vide et infiniment haut placée, exactement comme elle était quand je m'y trouvai pour la première fois, à l'âge de quatre ans, avec ma mère et que je regardai, par la fenêtre, les maisons d'en face étonnamment élevées, et qu'elle me dit que c'était là que nous allions habiter dorénavant. C'est avec calme qu'elle m'annonça la nouvelle, mais avec une certaine excitation que je la reçus, déterminée en partie par la sensation inhabituelle que j'avais de l'extrême hauteur d'où je dominais la rue en bas. La vie qui commença alors, ma vie à Lancaster Gate, devait continuer jusqu'à ma vingt-huitième année, jusqu'à mon âge d'homme — tous les changements de l'enfance à l'adolescence, de la jeunesse à la maturité, toutes les évolutions, les curiosités, les douleurs, les passions, les angoisses, les ravissements d'un quart de siècle, c'est entre les murs de cette maison que je les ai éprouvés.

Endroit envoûtant ! Oui, mais à quel point il n'est pas facile de le communiquer. Sans doute la chose la plus manifestement inhabituelle était ses très grandes dimensions, mais ce n'était pas d'une simple question de grandeur qu'il s'agissait, mais d'une grandeur anormale, d'une grandeur pathologique. C'était dans une maison frappée d'éléphantiasis qu'on était entré, se rendait-on compte, lorsque, ayant gravi le perron sous le porche, étant passé par la porte d'entrée, ayant emprunté l'étroit couloir obscur aux murs ocres et au carrelage en mosaïque magenta et indigo, on levait les yeux et apercevait, dans sa cage, l'escalier montant en spirales raides qui allaient en diminuant jusqu'à disparaître à l'infini, là où, tout en haut, on s'étonnait de discerner un dôme de verre rose et blanc lequel, soupçonnait-on, avec une intuition infailible, n'en représentait pas encore, ô bien loin de là, la limite d'altitude de l'immeuble. Au-dessous du rez-de-chaussée on descendait dans un sous-sol; au-dessus s'étendait un étage de salons, surmonté, à son tour, de quatre étages de chambres, de sorte que la maison contenait en tout sept couches d'habitations humaines. Ce n'était pas tout cependant. Chacune des pièces était très haute de plafond, mais la hauteur du salon principal était démesurée, si bien qu'eût-on le courage d'emprunter l'escalier, on atteignait, une fois dépassé le premier étage, une sorte de plateau aérien entouré de vastes espaces de papier peint aux marbrures jaunâtres pour se trouver à une proximité alarmante du dôme dont les lumières roses semblaient briller presque à portée de la main, mais voilà que, brusquement, on était contraint d'obliquer et, gravissant six marches d'une largeur inhabituelle, on tournait à gauche pour découvrir toute une partie nouvelle de la bâtisse : les chambres, empilées, deux par deux, l'une sur l'autre, et reliées par un petit escalier des plus ordinaires, le tout formant une sorte de lointaine excrescence en surplomb que soutenait la monstrueuse construction en bas.

Le plan de la maison avait été très mal conçu. Les pièces qui donnaient sur la rue (une par étage) étaient acceptables; les autres étaient très petites et fort sombres. Pas le moindre bout de jardin, ni même une cour; et si lugubre était la vue par les fenêtres des pièces arrière que la plupart d'entre elles avaient des vitrages roses et blancs en verre dépoli de manière à ce qu'on ne puisse pas voir à travers. Pendant les hivers londoniens, très peu de lumière filtrait à travers ces vitres ornementales. Ma mère, prenant modèle sur le bureau de mon père dans la City, avait

fait poser des “réflecteurs”, de vastes plaques de matière vitreuse légèrement ondulée, qui étaient suspendues par des chaînes en face des fenêtres. Les fenêtres elles-mêmes étaient si grandes qu'il était presque impossible de les ouvrir. On y avait découpé de petits ventilateurs qu'on faisait fonctionner par des cordons. C'était un bien curieux spectacle lorsqu'on était assis dans l'étude au bout du couloir du rez-de-chaussée ou dans le salon “des jeunes filles” derrière la salle à manger, pièce minuscule, bien plus haute qu'elle n'était longue ou large, avec une énorme porte en acajou, que de voir l'immense fenêtre en verre rose dépoli avec son ventilateur à cordon, dans laquelle, confondue avec le brouillard du dehors, on distinguait une vague image faite de chaînes et d'ondulations, superposées à un mur de briques jaunâtres et sales.

Outre la hauteur et l'obscurité il y avait d'autres curieux désavantages. Citons par exemple la seule et unique salle de bains et son cabinet d'aisance, incommodément situés dans les hauteurs à mi-escalier, entre le salon et le premier étage des chambres, sorte de poste-vigie que l'on n'atteignait que par l'escalade d'innombrables degrés et dont les gargouillis de cascade n'étaient que trop audibles dans le salon immédiatement en-dessous.

Et puis, malgré son immensité, la maison semblait — on n'aurait su dire pourquoi — avoir très peu de pièces. La seule personne à bénéficier d'un salon particulier était mon père. Dans le salon des jeunes filles, si sombre et exigü, Dorothy, Pippa et Pernel et, plus tard, Marjorie<sup>3</sup>, menaient une existence étrangement communautaire. Sans doute était-il possible pour l'une d'entre elles d'y passer des moments de vie privée, mais seulement avec l'accord préalable de ses soeurs, accord sujet à de fréquentes ruptures. Chose étrange entre toutes, ma mère n'avait pas de pièce à elle. Dans la salle à manger se trouvait un grand secrétaire et c'était là, parmi le va-et-vient incessant d'une grande famille, que ma mère vaquait à ses affaires, et elle en avait de nombreuses, avec bien des intérêts hors de la maison, une correspondance étendue et un système bizarrement compliqué de comptabilité de ménage.

Dans toutes les grandes familles il est difficile sans doute de s'isoler et on peut dire que Lancaster Gate représentait, dans son essence même, l'apothéose du système de la grande famille. L'une impliquait l'autre. La même vitalité, le même optimisme, le même sang-froid qui avait présidé à la procréation délibérée de dix enfants avait élevé le haut édifice

horriblement encombré qui les abritait. Il était donc inévitable que l'endroit le plus caractéristique de la maison — son centre, son microcosme, l'assise, pour ainsi dire, de son âme — fût la pièce commune dans laquelle se rencontraient tous les membres de la famille : le grand salon. Lorsqu'on entrait dans cette vaste aire et que, scrutant ses profondeurs brumeuses, mal éclairées par des torchères à gaz, on lançait un regard effaré vers les hauteurs infinies où devait se trouver le plafond, s'efforçant de la traverser en sa redoutable longueur et d'atteindre une lointaine cheminée ou une chaise miniature, conscient qu'à ce moment-là de nombreux autres êtres étranges étaient assemblés alentour, que, des différents sofas qu'on discernait à peine, Dieu sait combien d'yeux vous guettaient, que, tapies derrière des pianos oeuvraient des intelligences, que d'autres présences encore trônaient là, mystérieuses, altières, hautaines et tout entières à leurs propres préoccupations — alors, en vérité, on était entré, sciemment ou non, dans un extraordinaire saint des saints. La porte gigantesque avec, en traîne, sa tenture de soie vert-pâle, tournait sur ses gonds et se refermait derrière le nouvel arrivant. On s'avançait en direction de trois lointaines fenêtres, couvertes de leurs vastes rideaux vert-pâle; on regardait autour de soi; l'un des innombrables groupes de gens se désagrégeait, s'ouvrait pour vous recevoir; on s'asseyait, parlait, écoutait : on était confronté à l'énigme de l'Époque Victorienne.

Je veux simplement dire que, dans son ensemble, la nature du salon à Lancaster Gate représentait l'essence concentrée d'une période historique, car très certainement il était par trop singulier, par trop exceptionnel, pour être typique de quoi que ce soit. Pour commencer on y était trop intelligent. Je ne pense pas qu'il ait été vraiment laid; la décoration était, sans aucun doute, légèrement en avance sur son époque. Mais il m'est quasi impossible de le juger avec impartialité. Il m'est trop connu. Le nouveau venu, intrigué, plein d'appréhension, aurait pu s'y sentir totalement dérouté. Pour moi tout était clair, tout s'expliquait, chacun des nombreux détails m'était connu de façon précise, intime et inoubliable. Aujourd'hui même je suis parfaitement certain d'être en mesure de le reconstituer exactement, en son entière complexité, au centimètre près. En effet les détails étaient littéralement sans nombre, mais ils atteignaient, dans leur agencement, un apogée immédiatement évident. Ce summum se produisait à la hauteur de la plus éloignée des deux cheminées, située sur

le mur de droite vers l'extrémité de la pièce où se trouvaient les fenêtres, construction des plus bizarres, massive et très élevée. Mais décrire ce monument de bois peint, avec ses pilastres et ses corniches, ses urnes et ses niches, ses carreaux en marbre multicolore — voilà qui dépasse mes talents. Dessinée par Halsey Ricardo, elle réunissait, dans une afféterie opulente, à la fois la spiritualité du style William Morris, des échos de la Renaissance et un étrange caractère propre à elle seule. Rencontrant pour la première fois cet amoncellement colossal les invités s'exclamaient presque toujours "quelle magnifique cheminée !". On voit difficilement ce qu'ils auraient pu faire d'autre, car demeurer muet devant un ouvrage si spectaculaire ç'aurait été trop se singulariser. Atteindre cet être polychrome c'était avoir conquis la citadelle du grand salon. Si, de cette éminence, on balayait la pièce du regard, on s'apercevait alors que ce salon était dénué de tout romantisme. Ce n'était qu'un parallélépipède rectangulaire, une grande boîte aux dimensions difformes, coincée entre toute une série de boîtes semblables, rangées à droite et à gauche de part et d'autre de la rue. Et pourtant, bien qu'il ne fût en rien romantique il en émanait un je ne sais quoi de difficilement identifiable. Était-ce l'effet de sa grandeur ou de sa laideur ou de son absurdité ? Je ne le sais. Mais si familier, si incroyablement familier qu'il me fût, à moi qui y avais passé ma vie entière, il ne m'arrivait jamais, dans mon for intérieur, de n'en être pas quelque peu surpris. Il ressemblait à l'un de ses visages que l'on peut contempler éternellement sans jamais s'y accoutumer. Jusqu'à la dernière heure que j'y ai passée, le grand salon m'a toujours fait une impression curieuse.

Curieuse, assurément ! Est-il après tout concevable que je m'y sois jamais trouvé ? Est-il concevable que, soir après soir, lorsque j'avais six ans, Dorothy, en proie à des transports d'amour et de rire, m'ait embrassé cent fois dans ce salon, comptant chaque baiser, que, dans ce même salon une vingtaine d'années plus tard, assis sur un sofa avec Andrew, je l'ai subitement embrassé, à sa très grande surprise et indignation — "Mais, mon vieux, vraiment ! Cela ne se fait pas" ou que... mais passons...

C'était une pièce familiale (j'ajoute qu'Andrew était mon neveu)<sup>4</sup> et les permutations et les groupements familiaux y étaient fort variés. Outre la routine de la maisonnée c'était surtout les dimanche après-midi, lorsque ma mère se trouvait invariablement à la maison, que l'atmosphère

familiale, intensifiée par des renforts venus du dehors, atteignait son diapason le plus extrême, pour ne pas dire le plus singulier. C'était alors que le salon se peuplait de tantes et d'oncles, de cousins et de connaissances, de Strachey, de Grant, de Rendell, de Plowden, de Batten, de Ridpath et de Rowe. On se rendait compte alors qu'il avait été conçu à leur intention, il les contenait si bien, si naturellement, et cela malgré l'innombrable diversité de leurs âges, de leurs personnalités ou de leurs classes sociales — Nina Grey avec ses manières surannées d'aristocrate catholique, Fanny Stanley avec sa loquacité de table d'hôte, oncle Georges avec ses atroces reniflements, plié en deux par les ans et les excentricités et déversant à grands flots, à quiconque s'aventurait à proximité, ses avis sur l'architecture et sur le Tasse, le jeune Black Pat, au museau épaté, à la langue absurdement mensongère, venu, de toute évidence selon un accord préalable, pour rencontrer expressément Millie Plowden et exagérant par trop sa surprise lorsque, gloussante et empanachée de plumes jaunes, celle-ci faisait enfin son entrée.

C'était vers six heures qu'on y était le plus nombreux; ensuite, petit à petit, l'affluence se faisait moindre. Très souvent cependant quelqu'un restait à dîner — Sir William Ward peut-être, qui tout en ayant été Gouverneur-Général des Straits Settlements était un véritable virtuose du pianoforte. Enjoint de jouer, il s'asseyait devant l'instrument et attaquait une valse de Chopin avec toute la fougue d'un destrier piaffant lorsque, brusquement, se faisait entendre un curieux bruit discordant qui s'élevait et s'abaissait au rythme de la musique. Cela tenait à la fois du ronflement et du sifflement et personne n'avait la moindre idée de ce que ce pouvait être. Enfin le mystère se dissipait; l'ex-Gouverneur Général souffrait, en ces moments d'enthousiasme, d'une bizarre affliction nasale. Tandis que l'assistance écoutait, avec un rien d'hystérie, cette combinaison sonore inhabituelle, elle était assaillie, tout d'un coup, par un autre bruit encore, très différent cette fois et ressemblant à un bruissement de torrent. Il y avait un moment de stupéfaction horrifiée, puis tout le monde comprenait, sans mot dire, que, là-haut, sur le palier, quelqu'un était en train d'utiliser les w.c.

Il existe différentes façons de voir le monde; mais il me semble que, d'une manière ou d'une autre, il m'a été donné d'en connaître bien des aspects dans le grand salon à Lancaster Gate. Il va sans dire que mes expériences, là, ne se bornaient pas au cercle de ma famille, si grand fût-

il. Il y avait une succession incessante de visiteurs; on organisait fréquemment des dîners et des réceptions. J'ai un souvenir curieux des préparatifs pour l'un des ces *five o'clock* qu'en l'occurrence je peux dater avec précision. On avait vidé le salon, rangé les chaises le long des murs et au milieu, Dorothy et Pippa allaient et venaient, faisant les paons, habillées de pied en cap de mousseline blanche avec de longues jupes amples et, autour de la taille, des écharpes en satin noir attachées en d'énormes noeuds. Elles portaient le deuil de l'Empereur allemand, donc la réception en question devait avoir lieu un après-midi de la troisième semaine de juin 1888. Souvent aussi on organisait des réceptions musicales, et, à une époque où le pantalon m'était moins familier encore qu'il ne me l'est actuellement, j'ai entendu dire avec beaucoup d'émotion, que Grossmith, le presque légendaire Grossmith du *Sorcerer* et de *Pinafore*, allait venir jouer et chanter. "Tu sais ce qui va arriver?", chuchotai-je à Marjorie alors que, fort agité, nous attendions l'arrivée des invités. "Au moment même où Grossmith entrera mes knickerbockers tomberont." Ce fut bien plus tard que ma mère et ma tante organisèrent ensemble la plus distinguée de leurs réceptions musicales au cours de laquelle Joachim et Patti jouèrent dans leur quatuor. Je revois encore les traits olympiens de Sir Frederic Leighton qui, ce soir là, fit son entrée rouge de colère. Je l'entends encore expliquer avec véhémence qu'il s'était fourvoyé, s'était trompé de maison et avait donc dû traverser la moitié de la ville en fiacre.

N'allez pas déduire de ces activités que nous étions des gens chics ou à la mode; nous étions, bien au contraire, plutôt peu soignés; en revanche, nous n'étions en rien bohème. Notre orthodoxie, quelque peu mitigée par la culture et par l'intelligence, était bien plus sérieusement entamée par la personnalité lunaire et chimérique de ma mère et par quelque chose en elle d'excentrique et de capricieux. Son sentiment de ce qui était juste ou correct n'était entaché d'aucun snobisme et, bien que soutenu avec insistance et conviction, chose singulière, n'appartenait qu'à elle et à personne d'autre. Que ses filles prissent le deuil pour l'Empereur allemand, par exemple, voilà qui lui paraissait de rigueur, mais elle-même portait des robes faites selon ses propres modèles et qui faisaient fi de toute mode. Elle avait fait baptiser tous ses enfants mais elle-même ne pratiquait pas — sauf quand nous étions à la campagne et alors elle allait à l'église avec une régularité extrême. Jamais elle ne manquait de rendre

une visite qu'on lui avait faite, mais du point de vue de la vie sociale l'organisation de la maison laissait beaucoup à désirer. Nous n'avions pour les apparences qu'un respect minimum. Notre majordome Frederick, élevé à ce poste après avoir fait des débuts comme aide-jardinier à Stowey House, à l'apparence simiesque, à l'énorme bouche mal couverte par une moustache tombante, était l'homme le moins présentable qui fût et, rustre qu'il était, devait glacer le visiteur à qui, pour la première fois, il ouvrait la porte. "Pourquoi les Strachey permettent-ils à leur domestique de porter la moustache ?" souffla un invité, militaire, à un compagnon d'armes comme ils empruntaient le couloir ensemble — c'est Marjorie, cachée dans la salle à manger, qui l'entendit s'indigner ainsi. Pourquoi, en effet ? Mais la vérité c'est qu'il ne serait jamais venu à l'esprit de ma mère d'ordonner à l'infortuné Frederick — excellent homme malgré sa laideur — de raser sa moustache, pas plus qu'il ne lui serait venu à l'esprit de se passer entièrement de majordome et de le remplacer par une domestique. Un majordome, mais mal dégrossi, aurait très bien pu être le symbole de notre ménage à Lancaster Gate.

Sans doute la précarité de notre fortune expliquait-elle, en partie, notre manque de chic. Mais quelle qu'en fût l'explication j'estime, rétrospectivement, que notre laisser-aller était un des éléments qui rachetaient la situation. On n'aurait pu guère rien imaginer de pire qu'un Lancaster Gate élégant. Le fait était qu'il y avait, dans son désordre et dans sa saleté, quelque chose de foncièrement humain. Quoi de plus humain que, dans le hall, à côté de l'escalier, deux bicyclettes fussent appuyées, mal cachées par un plaid, que, sur le velours rouge dans l'alcôve derrière la copie de la Vénus de Milo, il y eût une couche de poussière trop épaisse, et que, dans la salle à manger, pendant les dîners les plus importants, s'imposait, sans honte et bien en évidence aux yeux de tous, le secrétaire de ma mère, couvert de papiers en grand désordre. A nous autres enfants, du moins, qui fouinaient dans tous les recoins, il était bien manifeste que l'état des lieux ne correspondait pas du tout aux normes. Les invités, eux, pouvaient peut-être ne rien remarquer de très particulier; quant à nous, nous connaissions comme notre poche tous les abîmes camouflés et prenions un plaisir sardonique à rechercher et à dénombrer, avec une sorte de masochisme implacablement réaliste, chaque "sac de crasse", car telle était l'expression, par trop exagérée, que nous employions en la circonstance.

Le fait était qu'une grande tradition, la tradition aristocratique du dix-huitième siècle, était depuis longtemps entrée dans un état de décomposition. De par leur naissance, mon père et ma mère appartenaient à la race des gentilhommes campagnards de la vieille Angleterre, richement pourvus de sang noble et de biens de ce monde, société dans laquelle le vin, l'argenterie et les laquais étaient les apanages indispensables de la vie civilisée. Mais leur monde à eux en différait de beaucoup : c'était le milieu victorien des professions libérales, au sein duquel les anciennes structures sociales subsistaient encore certes, mais dégénérées et affaiblies, c'était un monde où les lambris d'Adam avaient cédé la place au papier peint de William Morris, où la nuée de domestiques s'était réduite à un seul jeune homme portant livrée et, où l'on s'approvisionnait en couverts au grand magasin des Army and Navy Stores. Sans oublier cet autre ingrédient du mélange — la pulsion curieusement désagrégeante du caractère Strachey. Dans nos solides qualités bourgeoises s'étaient infiltrés l'intellectualisme et les excentricités. Cette évolution complexe se manifestait au cours de nos dîners de famille. C'étaient de longs repas sérieux; mais, n'était la présence d'invités, on n'y mettait jamais l'habit. Au dessert on plaçait les trois bouteilles rituelles de porto, de xérès et de vin de Bordeaux en tête de table et on les faisait solennellement passer— porto, xérès et bordeaux qui provenaient tout bonnement de chez l'épicier du coin. Un majordome et un groom en livrée assuraient le service, majordome qui n'était autre que Frederick, remplacé plus tard par un personnage qui résumait de manière encore plus appropriée notre subtile dégringolade sociale — Bastiani de son nom — grosse créature noire et vaguement italienne qui finalement se mit à boire, n'avait guère assez de souffle pour monter l'escalier du sous-sol et qui, en servant les légumes, exhalait au visage de sa victime attablée des relents de sueur et de whisky. Il disparut après une altercation de proportions affreusement mélodramatiques, pour être remplacé par Monsieur Brooks qui, lui, du moins le supposait-on, avait dû être garçon d'écurie dans sa jeunesse, car tous ses agissements s'accompagnaient d'un curieux hennissement *sotto voce*, mais peut-être après tout n'était-il que Sir William Ward mal déguisé en domestique de maison. Examinant les tiroirs du buffet nous y découvrions un inextricable lacs de fils de fer de bouteilles de soda, de tire-bouchons cassés, de serviettes de table, de débris mystérieux de ramasse-miettes

démantibulés. Tout en enregistrant l'emplacement d'un autre "sac de crasse" nous observions, avec une joie maligne, que Monsieur Brooks avait enlevé le bouchon en cristal de la carafe de cognac et avait enfoncé à sa place un vulgaire bout de liège.

Désagrégation peut-être, dégringolade sans doute, et, cependant, l'effet général, concrétisé sur une échelle bien plus vaste, était d'une solidité immuable. Au-dessus de nous, autour de nous se dressait, masse inébranlable, Lancaster Gate, le cadre, sinon l'essence même, du moins le semblait-il, de notre être. Se pouvait-il que l'édifice entier ne représentât qu'un vaste sac de crasse et nous, ses habitants, les *disjecta membra* de générations disparues que le Destin, trop affairé ou trop paresseux, aurait dû, depuis longtemps, balayer ? C'est ainsi qu'à nos moments de dépression nous aurions pu inconsciemment théoriser; mais en réalité tel n'était pas le cas. L'univers de Lancaster Gate a disparu dans le néant, tandis que nous, nous survivons. Que ce régime un jour, toucherait inévitablement à sa fin, était pour moi une pensée insupportable — comme la mort, il ne fallait pas la regarder fixement; qu'arriverait-il, que pourrait-il bien arriver le jour où nous quitterions Lancaster Gate ? Ce furent les circonstances, des revenus amoindris, qui, à la fin, occasionnèrent la catastrophe impensable; mais je comprends maintenant que, quoi qu'il fût arrivé et quelques riches que nous ayions pu continuer d'être, les jours de Lancaster Gate étaient comptés. Les forces de la désagrégation en auraient eu raison à la fin. Et même je suis persuadé que la fin était arrivée avant même que nous en fussions véritablement partis car Dorothy, avec un courage extraordinaire, choisit d'épouser un peintre français impécunieux et les fondations de Lancaster Gate en furent ébranlées. L'esprit nouveau fut marqué par l'absence, sous le mince prétexte de la différence des nationalités, d'une cérémonie de mariage à l'église, omission qui, dix ans plus tôt, aurait été inconcevable. Il n'était toutefois pas question de se passer de réception de famille pour célébrer l'événement. Une fois encore le grand salon déborda de silhouettes familières, y compris celle de l'oncle William en frac et veston de coupe pittoresque et aux innombrables boutons, le même habit qu'il aurait pu porter dans les années 1840 à Holland House, celle aussi de Mabel Batten à la ravissante poitrine sur laquelle la tête d'Edouard VII avait l'habitude de reposer. Et lorsque, enfin, cette bizarre assemblée se fut dispersée —

encore que nous n'en eussions guère conscience sur le moment même — quelque chose s'était passé : c'était la fin d'une époque.

Les véritables événements de la vie n'ont peut-être aucune importance. On naît, on grandit, on tombe amoureux, on se déprend, on travaille, on est heureux ou malheureux, on vieillit et puis on meurt — continuum vulgaire et ennuyeux; mais là ne réside pas le vrai sens de l'histoire de l'individu; ce qui compte c'est l'atmosphère. Ce qui m'est arrivé pendant mes premières vingt-neuf années de vie consciente pourrait très bien être laissé à l'imagination; mais ce qui, en revanche, ne peut pas être abandonné à la seule imagination c'est la trame particulière et étonnante sur laquelle est tissé le dessin de ma vie — en l'occurrence Lancaster Gate. Allez donc imaginer *cela* ! Reconstituer, aussi imprécisément que ce fût, cette sinistre mécanique, ce serait saisir avec une réelle précision la substantifique moelle de mon être. Un incubé était couché sur mon âme comme un chat sur un enfant qui dort. J'ignorais, je ne me rendais pas compte, je comprenais à peine que quelque chose d'autre pouvait exister. Englouti dans le grand salon je croyais inévitablement que le salon constituait le monde. Ou plutôt je ne le croyais ni ne le croyais pas; à mes yeux *c'était* le monde. Seulement j'avais vaguement conscience, tout le temps, que, dans le monde, il y avait quelque chose qui n'allait pas, qu'il avait, en somme, des proportions peu agréables.

Ce serait bien sûr absurde de faire croire que j'étais proprement malheureux tout le temps. Il s'agissait moins d'être malheureux que d'être contenu et oppressé par le poids subtilement impondérable de l'ambiance circonvoisine. Et par chance il y avait des moments lorsque se détendait subitement en moi quelque ressort magique et que, rejetant ce poids, mon esprit prenait son essor vers la liberté et la béatitude. Une nuit d'été, rentrant du Temple avec Clive<sup>5</sup>, le quittant dans un état d'excitation un brin amoureuse en face de la sentinelle de St Jame's Palace, continuant mon chemin dans la lumière opalescente du petit jour, à travers Mayfair qui dormait, et le long de Bayswater Road où les véhicules municipaux aspergeaient les trottoirs d'une eau désinfectante bleu-pâle, j'arrivai enfin au n° 69, quelque peu fatigué mais non pas trop que je ne pusse contempler avec sérénité la longue ascension qu'il me fallait affronter avant d'atteindre mon lit. Je montai, je montai de plus en plus haut, autour de la grande cage d'escalier ocreuse et mal éclairée, je montai

jusqu'à ce que je visse le dôme là, au-dessus de ma tête, et que, regardant par-dessus la balustrade, il me semblât être suspendu dans l'espace, puis j'obliquai, gravis les six large degrés, passai devant chambre après chambre, plus haut encore, laissant derrière moi, l'étage de la nursery, pour atteindre enfin la chambre qui était, à cette époque-là, la mienne — située presque au sommet de la maison, à l'arrière, dominant, d'une hauteur incroyable, une ancienne écurie, un toit et des pots de cheminée. J'ouvris la porte, entrai et vis tout de suite que le second lit — chaque chambre avait invariablement son second lit — était occupé. Je regardai de plus près; c'était Duncan<sup>6</sup>; et je ne fus pas surpris. Il s'était attardé, sans doute, jusqu'à une heure trop avancée pour pouvoir rentrer chez lui et on lui avait offert la place qui convenait. Curieusement exalté par cette matinée si délicieusement chaude, je commençai à me déshabiller. Comme je me mettais au lit je vis que toutes les couvertures avaient glissé du lit de Duncan, qu'il était étendu, presque nu, vêtu seulement d'un incertain pyjama, son corps, le corps gracile d'un jeune homme de dix-neuf ans, exposé à la vue. J'étais très heureux et, avec un sourire intérieur, je me demandai comment il se faisait que je ne désirais pas, ne désirais aucunement, ce que l'occasion semblait si parfaitement m'offrir, et je me couchai et je dormis profondément et je ne fis pas de rêves prémonitoires.

Juin 1922

## NOTES

1. Lytton Strachey habita, avec Dora Carrington, à la Mill House, Tidmarsh, Nr. Pangbourne, Berks, de l'hiver 1917-18 jusqu'en l'été de 1924. Lady Strachey et sa famille s'installèrent au n° 51, Gordon Square, dans le quartier de Bloomsbury, en 1919. Lytton avait déjà un pied-à-terre, à partir de janvier de la même année, au 41, chez son frère James. A diverses époques les nos. 37, 42, 46 et 50 furent occupés par différents membres du groupe de Bloomsbury.

2. Né à Stowey House, Clapham Common, dans la banlieue sud de Londres, Lytton Strachey y vécut jusqu'à l'âge de quatre ans. James (Jim) Rendell (1854-1937) avait épousé la soeur aînée de Strachey, Elinor (1860-1945). Béatrice Chamberlain (1862-1918), fille aînée de Joseph Chamberlain et de sa première femme Harriet Kenrick, était une demi-soeur de Neville Chamberlain, le premier ministre qui pactisa avec Hitler à Munich. Béatrice était l'amie intime de Dorothy Bussy.

3. Philippa (Pippa) Strachey (1872-1968), Joan Pernel Strachey (1876-1951) et Marjorie Colville Strachey (1882-1964), cinquième, septième et neuvième respectivement des dix enfants Strachey, dont Dorothy était la troisième et Lytton le huitième. Pippa joua un rôle important dans le mouvement de l'émancipation des femmes; Pernel, spécialiste de littérature française, devint le Recteur de Newnham College, Cambridge de 1923 à 1941; Marjorie devint professeur et auteur de nombreux livres.

4. Andrew Rendell, fils de James et Elinor Rendell, v. note 2.

5. Clive Bell (1881-1964) le critique d'art qui épousa la peintre Vanessa Stephen (1879-1961), la soeur de Virginia Woolf (née Stephen) (1882-1941). The Temple, vieux quartier de Londres où sont situées les études des avocats et des avoués.

6. Le futur peintre Duncan Grant (1885-1978), de cinq ans plus jeune que Strachey, était son cousin, fils de Bartle Grant le plus jeune frère de Lady Strachey, (née Grant). Strachey devait plus tard tomber éperdûment amoureux de lui, mais Grant, sereinement bisexuel au demeurant, lui préféra Maynard Keynes et, ensuite, Vanessa Bell.